

RÉVEIL

J'ai l'impression d'émerger du néant. Je ne me souviens de presque rien et c'est tout juste si je sais qui je suis. Ce que je comprends, en revanche, c'est que je viens de me réveiller et que c'est le noir complet. Ce doit être la nuit.

Les yeux grands ouverts, je ne parviens pas à reprendre mes esprits. C'est un peu comme si je venais de me réveiller en sursaut. Cela m'arrivait souvent, lorsque j'étais enfant et que ma mère venait m'annoncer qu'il était l'heure de me préparer pour partir à l'école. J'étais en pleine phase de sommeil profond ; en plein rêve aussi. Je me rappelle très bien ce que je ressentais, cette sorte de vertige qui s'empare de vous, cette léthargie qui semble encore vous envahir alors que, pourtant, vous êtes tout à fait éveillé. Et surtout, l'impression de ne savoir ni qui vous êtes, ni où vous êtes, ni ce qui vous arrive. Pour ce qui me concernait, cela pouvait durer de longues minutes durant lesquelles j'avais la sensation d'être mort, ou pire, d'être en train de mourir.

Avec le temps, mon sommeil est devenu plus léger, plus saccadé aussi. Alors que, jeune garçon, je dormais d'une seule traite, désormais ma nuit ressemble à une suite de microsiestes entrecoupées par de longues périodes d'éveil. Les seuls moments où j'ai retrouvé cette sensation de réveil en sursaut étaient les lendemains de cuite.

C'est pourtant bel et bien cela que je suis en train d'éprouver en ce moment, avec tout le mal-être qui l'accompagne. Mes yeux grands ouverts ne décèlent aucune lumière et mes oreilles sont privées du moindre repère sonore qui m'aiderait à reprendre pied. Heureusement, je sais que ça va passer, il faut juste que mon esprit se connecte.

Je ne parviens pas à bouger. Mes muscles sont endoloris et l'air me manque. Je respire avec peine, mais sans aide extérieure.

Premier flash.

Il y a quelques jours, j'étais relié à une machine qui respirait à ma place et qui faisait un boucan du tonnerre. Je sens encore les tuyaux pénétrer dans ma bouche et mon nez, plonger dans ma trachée et me donner l'oxygène nécessaire. Je tends l'oreille pour repérer les signaux sonores des appareillages médicaux qui m'ont accompagné ces derniers jours, mais seul le silence me répond, ce qui est plutôt une bonne nouvelle, car cela signifie que je suis sorti d'affaire.

J'essaye d'appeler, mais je n'y parviens pas. J'ai la gorge sèche, ce qui n'a rien d'étonnant après plusieurs jours passés sous respirateur artificiel. J'ai terriblement soif, aussi. Cela me plonge soixante ans en arrière... Je venais de subir une appendicectomie, ce qui était à l'époque une opération chirurgicale bénigne, mais quand même assez lourde. J'avais cinq ans environ. Il ne me reste de cet événement que quelques bribes de souvenirs. Il y avait eu ce mal de ventre, puis le docteur de famille dérangé en pleine nuit qui énonça le diagnostic infallible. Ma mémoire a occulté le reste, jusqu'à ce moment où je me suis retrouvé dans ma chambre d'hôpital après l'opération, avec une soif atroce. Un enfant de cinq ans ne peut pas comprendre pourquoi il a soif : il a juste envie de boire. J'étais encore groggy

du fait de l'opération ; les produits utilisés pour l'anesthésie générale agissaient encore un peu, alors je souffrais en silence.

Mes parents étaient là tous les deux, à veiller sur moi. Qui pouvait bien s'occuper de mes frères pendant leur absence ? L'une de mes grands-mères, sans doute. Mais laquelle ? À moins que ce fût ma sœur aînée. C'est étrange que je me pose ces questions seulement aujourd'hui.

Mon père agitait devant mon nez un bocal dans lequel – je l'ai compris plus tard – flottait mon appendice. Ce quadragénaire, qui en avait pourtant vu d'autres, semblait éprouver un sentiment de fierté pour ce têtard abandonné dans un pot de formol et il souhaitait visiblement que je ressente la même chose. Moi, je m'en moquais royalement ; mes pensées étaient toutes tournées vers mon anadipsie.

– J'ai soif ! parvins-je à articuler.

Ma mère se lança dans des explications complexes qui étaient censées justifier l'interdiction que j'avais de boire quoi que ce fût jusqu'à la flatulence salvatrice. Elle jeta vers mon père un regard en biais et ce dernier opina du chef. J'ai bien conscience que j'invente probablement tout cela. Le cerveau est un organe plastique : il fabrique des souvenirs quand ceux-ci manquent à l'appel. Ce qui est certain, c'est que maman versa quelques gouttes d'eau dans une cuillère à café et me les donna comme on offre un dernier verre à un condamné. Elle ignorait sans doute qu'en faisant cela, elle pouvait me tuer. Toujours est-il que ce fut la boisson la plus délicieuse de toute mon existence.

Après bien entendu celle qui, j'espère, ne manquera pas de m'être servie dans quelques instants.

Mes parents ne sont plus là.

Mon père a été emporté par un cancer du poumon alors qu'il

n'avait jamais touché au tabac. Sa maladie s'est déclenchée quelques mois après qu'il a pris sa retraite. Il a travaillé toute sa vie dans le bâtiment et je suis à peu près certain qu'il a respiré des produits qui lui ont détruit l'appareil respiratoire. De l'amiante, notamment.

Ma mère lui a survécu une dizaine d'années. Elle, ce n'est pas la maladie qui l'a fauchée, mais un malade, un chauffard qui avait décidé de rouler à plus de cent dix kilomètres par heure sur une route étroite de mon village. Maman revenait de la Poste à vélo. Elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. La voiture l'a heurtée de plein fouet, ne lui laissant aucune chance. Elle a tenu quelques jours, sous respirateur elle aussi, mais les médecins ne nous avaient pas laissé beaucoup d'espairs et ils étaient dans le vrai.

Ainsi, je suis orphelin. C'est étrange que j'en prenne conscience aujourd'hui seulement. J'aurais voulu que mes parents aient été là, à mon chevet, pour m'aider à traverser cette épreuve, même si j'ai conscience que je leur en aurais imposé une aussi, d'épreuve. Des parents ne devraient jamais voir souffrir leurs enfants. Au moins, ce ne sera jamais le cas pour moi puisque je n'ai pas de descendance. Officielle en tout cas. Ma femme, je veux dire ma première femme, prétendait refuser d'engorger la planète avec de la marmaille supplémentaire, mais je la soupçonne d'avoir pris cette décision par pur égoïsme, ou par fantaisie. Il n'y avait en tout cas aucune conviction dans sa résolution, car elle donna à son second mari les deux enfants que j'aurais voulu avoir. Ma deuxième épouse ayant déjà trois fils, elle estima que ce n'était plus l'heure d'enfanter à nouveau, ce qui était son droit. Notre mariage fut d'ailleurs de courte durée ; c'était aussi bien pour elle que pour moi, un malheureux entre-deux, une relation qu'on noue en sachant très bien qu'elle est vouée à l'échec. Ma troisième

femme m'a quitté avant que la question de la descendance ne se pose. Pour ma part, j'aurais adoré être père. Évidemment, j'aurais été un père absent, mais mes enfants auraient été ma fierté.

Au soir de ma vie, me voilà donc sans femme et sans enfants. Le résultat de tout cela, c'est que je me retrouve seul dans cet hôpital, sans personne pour me tenir la main.

Mes mains, d'ailleurs, je ne les sens pas vraiment. Je ne parviens pas à les bouger, elles sont comme engourdies. Pourquoi ?

Nouveau flash.

J'ai fait un AVC, un accident vasculaire cérébral. Je m'en suis rendu compte immédiatement et par miracle, j'ai réussi à composer le 112. Je ne sais pas comment les secours sont arrivés jusqu'à moi, car je n'ai pas réussi à leur parler et encore moins à leur ouvrir quand, probablement, ils ont frappé à ma porte. Il faut dire que j'étais allongé à terre. Quand je dis allongé, j'étais en réalité plutôt recroquevillé et même carrément ratatiné. Je n'étais plus qu'un pantin dont les fils auraient brusquement été coupés et qui se serait effondré sur lui-même.

Dans une demi-conscience, j'ai entendu les sirènes des pompiers, des fracas et des conversations animées. On tentait de me sauver, de me maintenir en vie. On m'a soulevé, porté, transporté sur une civière médicalisée, véhiculé jusqu'aux urgences de l'hôpital, manipulé, trituré, intubé.

Jusqu'à aujourd'hui où, visiblement, je vais mieux.

J'essaie de remuer les orteils, mais je n'y parviens pas vraiment. J'éprouve une sensation bizarre : mes pieds me paraissent lourds, incroyablement lourds. J'ai par ailleurs l'impression d'être chaussé, ce qui est évidemment impossible puisque je suis dans une chambre d'hôpital. Malgré tout, j'essaie de soulever une jambe, puis l'autre. Sans succès.